Nouvelle : le marinier

Autor(en): **Lys, Georges de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 28

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-253946

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

POUR LA FAMILLE

PARAISSANT

A PORRENTRUY

N° 28 | Supplément du dimanche 10 juillet | 1904

LE MARINIER (Nouvelle)

(*Suite et fin*)

Les gens de Bœuf, consternés, avaient cessé leurs applaudissements et leurs rires, et la chanson de Jean ne célébrait plus les beaux coups portés, car ses paroles railleuses insultaient à ceux du pays.

Devant la maîtrise du Givordin, les bleus, découragés, renoncaient à la lutte; leurs meilleurs hommes étaient *noyés*. Déjà les rouges se gaussaient de leurs rivaux et chantaient victoire, quand, de la rive, une voix héla :

— Les bleus! à moi le bouclier et la lance!.

Stupéfaits, les mariniers virent Claude Rollin, qui, la veste jetée au vent, se présentait comme champion de Bœuf!..

Ah ! aussi, il avait trop souffert, l'amoureux éconduit, d'assister aux succès de ce Vallat, cet étranger que lui préférait le patron Marnas et qui serait l'homme de la Perrine, la blonde fille que, malgré sa volonté, il ne pouvait oublier... Oui, il lui fallait se venger sur celui qui lui volait son bonheur, prouver sa valeur au dédaigneux marinier, être pour un jour roi de son village.

Cependant le barquot s'était approché de la berge et le capitaine des bleus interrogeait Claude:

— Tu veux jouter, toi, terrien?

— Le bras d'un laboureur vaut celui d'un marinier.

— On te sait fort, mais tu n'es pas exercé.

— Ma force suffira.

D'un large saut, Claude tombait sur la siaupe, bouclait le plastron, empoignait la lance.

L'équipe le regardait, indécise... Il avait vraiment bonne mine, ce gars !... Et les rouges provoquaient les bleus de leurs rires moqueurs... Se laisserait-on ainsi narguer?

Le capitaine décida :

—Allons-y ! Et toi, homme, ouvre l'œil et tiens-toi bien.

A leur tour, les rouges chantaient :

Jean, Jean, tiens-te bien,
Tu vas chaire à plat de reins...

Les deux barques forçaient de rames; un grand silence s'était fait sur la berge d'où jaillit, rauque comme sur un champ de bataille, le roulement précipité du tambour. Les rivaux s'avançaient, jarret tendu, l'œil attentif ; ensemble, les lances s'abattirent, heurtèrent les boucliers; les hommes s'arc-boutaient, immuables; les hampes ployaient, ployaient sans qu'un jouteur cédât; puis un fracas de bois claqua, l'eau jaillit sous les chutes qui vidaient les deux siaupes.

La noyade des deux jouteurs, le bris des lances rendaient le coup nul.

A peine sortis de l'eau, les deux hommes reprirent place pour un nouvel assaut. La confiance renaissait aux gens du pays et ils encourageaient de leurs interpellations le gars de Bœuf, qui, sans être de la partie, avait tenu tête au *terrible* de Givors.

Très intéressé, le patron Marnas tétait sa pipe sans s'apercevoir qu'elle était éteinte — indice d'une préoccupation grave; — enfin, il dit son mot qui résuma la pensée de tous ceux du métier.

— Faudra voir!

Les jouteurs, de nouveau, se chargeaient. Claude ne redoutait de son rival qu'une ruse; moins expérimenté, il risquait de succomber par surprise, car il se sentait le plus robuste; il résolut donc de se confier à sa force.

Les barquots s'abordaient, les lances pointaient menaçantes; le talon de la hampe calé contre la cuisse, Petrus s'apprêtait, tout le poids de son corps jeté en avant, à foncer d'un coup irrésistible... Mais brusquement, après une visée rapide, le terrien détacha sa lance de son point d'appui, la tendit à bout de bras, toucha le rouge avant que celui-ci eût rencontré le bouclier de son adversaire...

Le bras bandé de Claude semblait prolonger la hampe; il ne fléchit pas dans la rudesse du heurt, et, déséquilibré par son effort qui se perdait, le *Givordin* chavira.

Un tonnerre de bravos roula... Bœuf tenait la définitive victoire:

— Vive Claude Rollin !

Le Rouge regagnait la rive, confus, furieux du chant repris maintenant par les gars du village et qui l'accueillit sur la berge :

Jean ne s'est pas bien tenu,
A plat de reins il a chu...

La colère du vaincu s'accrut contre ces lazzis en se trouvant face à face avec le patron Marnas :

— J'aurai ma revanche, grogna Petrus, vous verrez ça.

— Pas la peine, mon gars; tu peux rentrer chez toi; il n'est pas pour la fille d'un patron sur le Rhône, le marinier qu'a *noyé* un paysan.

Et Marnas, tournant le dos au galant déconfit, alla droit à Claude qui débarquait :

— Boute ta main, homme. Je t'ai bourré ce matin, oublions-le. Tu es un solide; il ne te manque que d'être marinier; prends service à mon bord et tu as la Perrine.

Claude répliqua, fidèle au devoir accepté :

— Et ma mère?

Le patron lui tapa sur l'épaule :

— Ben, gros bêta, elle n'aura plus besoin de toi, ta mère; elle sera chez nous avec sa bru quand nous naviguerons tous deux.

— Oh! Claude ! s'écria Perrine transfigurée, et je la gâterai, notre maman !

Maître Marnas conclut jovialement, la main ouverte :

— Tope là! Je te l'avais dit, je veux continuer ma race; toi, tu seras un fameux, digne des Marnas, les francs mariniers, et tu porteras haut, sur le Rhône, le bon renom de ceux de Bœuf. Georges DE LYS.

VARIETES

Un précurseur du système métrique

L'heure est proche où le système métrique, adopté en France depuis 1799, deviendra universel. Aux Etats-Unis on prépare l'opinion et, dans de nombreuses conférences, on discute la question. On distribue, dans ce but de propagande, un charmant spécimen de « décimètre » en acier qui permet d'apprécier d'un coup d'œil les relations entre les unités métriques. La réglette porte sur sa face, divisée en millimètres, l'inscription suivante : « Un décimètre. — Un décimètre d'eau pèse un kilogramme et mesure un litre ». Et sur l'autre face : « Cette réglette a un millimètre d'épaisseur, un centimètre de largeur et un décimètre de longueur. Son volume est d'un centimètre cube. Son poids en grammes est égal à son poids spécifique ».

Sous l'influence de « l'entente cordiale », l'introduction du système métrique vient de faire un pas important en Angleterre. La Chambre des lords a adopté en seconde lecture le projet de loi qui prévoit l'application obligatoire du système métrique à une date prochaine. Le projet a bénéficié de la découverte récente d'une lettre par laquelle James Watt recommandait à ses compatriotes, dès 1788, un système décimal analogue à celui dont la commission française proposa l'adoption en 1799. Watt a été un précurseur anglais.

Mais, avant Watt, dit un journal de Lyon, il y eut un précurseur français, un astronome célèbre de Lyon, l'abbé Gabriel Mouton, prêtre perpétuel à l'église Saint-Paul de Lyon, dont les œuvres sont peu connues en France. En 1670, l'abbé Gabriel Mouton avait conçu et publié un projet de système métrique. Il ramenait l'unité fondamentale à une dimension terrestre pour que l'on puisse toujours la retrouver. Il avait fait choix du degré de latitude, dont la soixantième partie est la minute, ou *mille*. Il divisait la minute en mille parties. Son unité de longueur, qu'il appelait *virga*, correspondait donc à 1 m. 852. Il imagina de prendre, comme multiples de la *virga* les *decuria* et les *centuria*, et de la diviser en *decima* et en *centesima*. N'est-ce pas là tout le système métrique, avec l'unité empruntée à la mesure d'un arc du méridien, avec la numération décimale, et même avec sa nomenclature empruntée à la langue latine ?

Marines militaire

D'après des renseignements qui semblent précis, l'Angleterre disposera à la fin de 1906 de 57 gros cuirassés, dont 52 de plus de 10,000 tonnes, ce qui représentera pour ces 57 unités, un déplacement total de 770,000 tonneaux. Les croiseurs de premier rang de la marine anglaise seront au nombre de 70, dont 20 cuirassés, avec un déplacement de 650,000 tonneaux.

La France occupera le second rang avec 32 cuirassés (y compris les quatre *Bouvines*), dont 23 jaugeant plus de 10,000 tonnes, ce qui représentera un déplacement de 350,000 tonneaux. Elle aura 30 croiseurs de premier rang dont 24 cuirassés constituant 245,000 tonneaux.

Les Etats-Unis, dont l'essor naval est aussi rapide que redoutable, auront 20 cuirassés de plus de 10,000 tonnes et 16 croiseurs cuirassés, ce qui, pour la flotte américaine représentera 430,000 tonneaux de déplacement.

L'Allemagne, dont les progrès ne sont pas moins surprenants, pourra mettre en ligne 19 cuirassés, dont 17 de plus de 10,000 tonnes, 5 croiseurs cuirassés et 5 croiseurs de premier rang; le déplacement total de cette flotte sera de 300,000 tonneaux.

L'Italie arrive ensuite avec 15 cuirassés, dont 13 de plus de 10,000 tonnes, et 6 croiseurs cuirassés. L'ensemble du déplacement sera pour l'Italie de 230,000 tonneaux.

Nous n'avons pas tenu compte ni de la Russie, ni du Japon, la guerre actuelle pouvant modifier leur situation navale.

POÉSIE

Les heures dorées

L'aube naît. La lessive est balancée au vent
Qui la sèche et promène en fragiles buées
Les vapeurs, comme un tiède encens distribuées,
Dans la splendeur du jour et du soleil levant.

Midi plane. L'oiseau se repose, buvant
L'eau de la roche creuse où glissent les nuées.
L'abeille parle au cœur des roses remuées.
Le pâtre au buis léger dit son rêve fervent.

Le soir tombe. Les lents troupeaux aux voix éteintes
Mêlent à l'angélus plaintif leurs molles plaintes.
Le silence et le calme envahissent les prés ;

Et, sur le groupe obscur des jeunes lavandières,
S'écroulent dans leur gloire, aux horizons pourprés,
Les flammes rouges des couchants incendiaires.

Léonce DEPONT.